



LE LYCEE BUFFON UN IMPORTANT HOPITAL TEMPORAIRE DURANT LA GRANDE GUERRE

3 août 1914, date funeste : l'Allemagne déclare la guerre à la France. C'est le début de la grande boucherie ; le premier Français mort pour son pays est même tué la veille de la déclaration de guerre. Il va vite falloir trouver une solution pour s'occuper des blessés qui, dès ce premier mois de guerre, arrivent très nombreux dans les ambulances provisoires établies à la hâte, et dans les hôpitaux de l'arrière. Mais ces derniers n'y suffisent pas, il va falloir créer de toutes pièces des hôpitaux complémentaires dans des établissements civils. C'est ainsi que le lycée Buffon, non loin des hôpitaux Necker et Boucicaut qui ne suffisent rapidement plus à la tâche, va être transformé en hôpital, dépendant de celui du Val-de-Grâce.

Les hôpitaux militaires à Paris

Dès le début de la guerre, plus d'une centaine de sites parisiens ont été transformés en hôpitaux provisoires ou centres spéciaux de réforme, des plus petits, presque confidentiels, comme des hôtels particuliers, aux plus importants, les grands hôpitaux parisiens.

Pour le XV^{ème} arrondissement, l'essentiel de ces établissements sont des hôpitaux complémentaires du Val-de-Grâce (...) :

les deux hôpitaux Necker et Boucicaut,

le lycée Buffon, qui est le plus important centre de soins hormis les deux hôpitaux précédemment cités,

l'hôpital de l'école Breguet 81 rue Falguière,

l'hôpital-école Edith Cavell 62 rue Desnouettes (à partir de 1916),

l'hôpital Pasteur 211 rue de Vaugirard,

l'hôpital de Vaugirard et son centre spécial de réforme 391 rue de Vaugirard,

l'hôpital Saint-Jacques 37 rue des Volontaires,

les Petites sœurs de l'Assomption 57 rue Violet,

l'hôpital Saint-Michel 33 rue Olivier de Serres,

les Sœurs de la Croix 233 rue de Vaugirard,

les Sœurs oblates 157 rue de Sèvres,

et probablement quelques autres peu importants.

L'hôpital Buffon

L'important hôpital temporaire Buffon est organisé dès le mois d'août 1914. Sa direction est confiée au P^r Maurice Letulle. Plusieurs services sont créés, médecine générale, maladies contagieuses, neuropsychiatrie, chirurgie, ainsi que divers services de spécialités, comme la radiologie.

Ces services sont installés dans les différentes salles de cours, les couloirs ; les lits sont installés dans les espaces les plus importants avec des salles communes improvisées, et on construit même dans les différentes cours du lycée des bâtiments provisoires ainsi que des installations techniques. Au plus fort de son activité, l'hôpital a compté 676 lits et un personnel soignant en grand nombre.(...)



Les médecins

Beaucoup de médecins se sont empressés auprès des blessés et des mourants. Quelques-uns ont laissé leur empreinte dans l'histoire de la médecine, plus particulièrement dans le domaine de la neurologie, ce qui est facile à comprendre. En voici quelques-uns :

Maurice Letulle (1853 - 1929)

Maurice Letulle était, à l'époque de la guerre, titulaire de la chaire d'anatomie pathologique à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine et médecin à l'hôpital Boucicaut pendant 30 ans (dans cet hôpital fut créé un musée-Laboratoire à son nom). Il fut nommé directeur de l'hôpital Buffon dès sa création, et jusqu'en mai 1919. Spécialisé dans les problèmes respiratoires d'origine pulmonaire et la tuberculose pleuropulmonaire, il assura une importante consultation dans ce domaine et plus particulièrement chez les soldats atteints par l'inhalation de gaz asphyxiant ; des masques à gaz seront d'ailleurs expérimentés à Buffon.

Joseph Babinski (1857 - 1932)

Sommité reconnue dans le domaine de la neurologie, il fut d'abord l'élève de Charcot puis devint en 1895 chef du service de cette discipline à l'hôpital de la Pitié (poste qu'il conserva jusqu'à sa retraite en 1922). Il avait été élu à l'Académie de médecine le 3 février 1914. Dès la fin de l'été 1914, son service devint le Service de neurologie militarisé de La Pitié. Il codifia la neurologie et distingua les grandes affections neurologiques organiques des syndromes psychiatriques. Il opéra de nombreux blessés à Buffon et, profitant de ses observations sur le terrain, il écrivit en 1917 un ouvrage intitulé *Hystérie-pithiatisme et troubles nerveux d'ordre réflexe en neurologie de guerre* en collaboration avec son confrère Jules Froment.

C'est lui qui opéra le lieutenant René Virat, grand-père de l'auteur de ses lignes, en lui extrayant du bras droit les fragments d'une très destructrice balle dite "dum-dum" qu'il avait reçue lors de la bataille de Lenharrée le 8 septembre 1915.

Maurice Loeper (1875-1961)

Chef de service successivement à Boucicaut, Tenon, La Pitié et Sainte-Anne, professeur de thérapeutique, puis de clinique médicale et de clinique thérapeutique, il exerça son art à Buffon, et eut pendant soixante ans une influence considérable. Ayant travaillé sur la régulation sanguine, le soufre, les protides, les électrolytes, il s'attachait, après son maître Charles Achard, à définir une sémiologie biochimique des grandes maladies. Grand enseignant, il s'est aussi beaucoup occupé de journalisme médical. Entré à l'Académie de médecine en 1948, il la présidera en 1953. Il devait faire nommer parmi ses élèves 21 médecins des hôpitaux dont 14 professeurs ou agrégés.

Louis Landouzy (1845 - 1917)

Professeur de médecine en 1893, il fut doyen de la Faculté de médecine de Paris en 1901, membre de l'Académie de médecine, et spécialisé dans le domaine de la neurologie. Il fut nommé à Buffon alors qu'il avait déjà près de 70 ans, et décéda peu de temps après, en 1917. Son nom reste associé à la "myopathie atrophique progressive". Il décrivit cette affection avec un autre neurologue, Jules Déjerine. Son nom est aussi associé à celui du neurologue Joseph Grasset dans l'énoncé d'une loi (loi de Landouzy-Grasset) selon laquelle,

dans les lésions d'un hémisphère cérébral, le patient aura, en cas de spasticité la tête tournée du côté atteint, alors qu'en cas de paralysie la tête sera tournée du côté de la lésion cérébrale responsable (opposé à celui de la paralysie).

Henri Lebon

Ce médecin fut le chef du service de radiologie à l'hôpital Buffon. Il utilisa et améliora plusieurs matériels et techniques radiologiques lors de son séjour à Buffon, plus particulièrement dans la recherche fine des effractions faites par les objets métalliques, balles, éclats de projectiles, etc...

Jean Froment (1878 - 1946)

Nommé à Buffon comme médecin adjoint à titre militaire, il établit pendant quelques mois dans le domaine de la neurologie, une fructueuse collaboration avec Babinski. Maurice Loeper, cité plus haut, nous raconte : « *Pendant la guerre, dégagé de toute implication, il s'offrit un des premiers pour servir et fut accepté par le gouvernement militaire de Paris. Je le vois toujours à Buffon, où Letulle lui avait confié en août 1914 un service aux côtés de Landouzy, de Legry et de moi-même, dans une de ces grandes salles d'études transformées en salle d'hôpital, le marteau percuteur à la main, assisté de notre confrère Vulpian, de mon pauvre Heitz, étudiant les blessures du système nerveux, localisant leur siège, précisant les lésions et leur étendue, et indiquant les interventions nécessaires.* »

Jean Heitz (1876 - 1930)

Élève de Babinski et de Letulle, il termina la guerre début 1919 à Buffon, alors qu'il avait passé au Front les années précédentes. Il était un cardiologue de grande valeur et fut unanimement apprécié de ses confrères

Jean Maumus (1860 - 1930)

Docteur en médecine et docteur ès sciences, il fut le premier aumônier de l'hôpital Pasteur. Aussi pittoresque qu'érudit, il partagea ses connaissances et sa bonne humeur entre les malades de l'hôpital, les internes en salle de garde, le collège de Vaugirard où il enseigna, le lycée Buffon en sa qualité de médecin et les miséreux qu'il soignait gratuitement. Médecin "scolaire" au lycée Buffon, c'est tout naturellement qu'il se proposa pour soigner bénévolement, de jour comme de nuit, les blessés et les contagieux de l'hôpital Buffon. Il perdit un œil à la suite des nombreux examens microscopiques auxquels il avait dû se livrer. Il mourra à l'hôpital Pasteur en 1930. Roux avait écrit de lui à Vallery-Radot qu'il était « *un saint homme, plein de tolérance et de délicatesse.* » C'est d'ailleurs le D^r Roux qui lui remettra la croix de chevalier de la légion d'honneur.

Antonin Gosset (1872 - 1944)

Brillant chirurgien, Antonin Gosset mit au point différentes techniques opératoires en chirurgie digestive, ce qui lui valut d'être élu à l'Académie de médecine, section chirurgie (1928) puis à l'Académie des Sciences en 1934. Il exerça principalement à l'Hôpital de la Salpêtrière, où un bâtiment reçut son nom, et bien entendu à l'hôpital Buffon dans sa spécialité, ce qui lui permit d'améliorer plusieurs techniques de la chirurgie de guerre. En février 1915, Antonin Gosset, alors médecin-major de 1^{ère} classe, eut la charge de la forme définitive des ambulances chirurgicales automobiles, ACA (aussi appelées "Autochir"), sous la tutelle du Service de santé des armées et fut médecin major chargé des automobiles chirurgicales. Il opéra Clemenceau, Lyautey, et fut appelé auprès de Paul Doumer après son assassinat.

Pedro Chutro (1880 - 1937)

Le Professeur Chutro est un cas à part parmi les médecins ayant exercé à Buffon : il est en effet originaire d'Argentine où il était professeur de clinique chirurgicale à Buenos-Aires. Début 1915 il proposa ses services à la France, et fut orienté vers l'hôpital Buffon où il devint assistant de chirurgie du P^r Gosset ; en 1916, au départ de ce dernier, et bien que n'étant pas Français, ses immenses qualités firent qu'il devint à Buffon le chef du service de chirurgie, jusqu'à la fin de la guerre, où il exerça ses fonctions, de jour comme de nuit, de manière totalement désintéressée. Blessés, médecins, infirmières, tous vouèrent à Chutro un véritable culte. Et

avant de quitter la France à la fin de la guerre, et malgré ses grandes compétences chirurgicales, il tint à conserver son rang d'assistant du P^r Gosset.

Frédéric Bordas (1860 – 1936)

Le P^r Frédéric Bordas a été un médecin hygiéniste et un chimiste renommé. C'est lui qui fut chargé à Buffon de traiter les problèmes de désinfection et en particulier la désinsectisation entomo-parasitaire, en particulier celle relative aux poux. Avant d'entrer dans les différentes salles de l'hôpital, les malades devaient impérativement être traités contre tous ces parasites qui pullulaient dans les tranchées. Le P^r Bordas avait déjà été affecté avec succès à la désinfection des trains sanitaires, et son travail fut particulièrement efficace à Buffon, avec l'aide du P^r Letulle. Il mit au point à Buffon un certain nombre de matériels qui firent preuve de leur efficacité.

René Leriche (1879 - 1955)

Le P^r René Leriche, chirurgien et physiologiste, fut sensibilisé par les nombreux mutilés de la Première Guerre mondiale et en particulier lors de son passage à Buffon ; il fut l'un des premiers à s'intéresser à la douleur et à mettre en pratique une chirurgie douce, économe en sang et aussi peu traumatisante que possible. Il devint chirurgien-major de 1^{re} classe le 28 décembre 1917, Il est à noter que lors de la guerre, l'idée de René Leriche fut de différencier le linge blanc traditionnel dans lequel étaient amenés les blessés, du linge des salles d'opérations chirurgicales aseptiques. Il choisit le bleu et fit peindre les salles chirurgicales en bleu. Tout le linge des salles d'opérations fut également de couleur bleue : linge opératoire, casques, calots, masques. Cette couleur sera adoptée dans le monde entier.

Le personnel féminin

Mais il n'y avait pas que les médecins ; de très nombreuses infirmières se dévouèrent corps et âme pour les blessés. Il y avait des infirmières professionnelles mais également des femmes de la haute bourgeoisie (les "dames du monde"), ce qui était traditionnel en ce début de siècle. La liste est longue, mais nous allons nous arrêter un instant sur la comtesse de Sampieri, car son histoire est intéressante : à l'hôpital Buffon, elle est infirmière-major. Née Irène Cahen d'Anvers (1872-1963), fille du riche banquier Louis Cahen d'Anvers, elle était âgée de 8 ans lorsqu'Auguste Renoir en fit un portrait mondialement connu, *La petite fille au ruban bleu*. Elle épousa en premières noces le comte Moïse de Camondo et ils eurent pour enfants Béatrice et Nissim (dédicataire du célèbre musée Nissim-de-Camondo de la rue de Monceau à Paris). Ils divorcèrent et Irène épousa en secondes noces le comte Charles Sampieri, dont elle divorcera également (début janvier 1915, Nissim de Camondo, pilote de chasse, souffrit d'une appendicite qui nécessitait une opération. Il quitta le front le 6 janvier et regagna Paris, direction l'hôpital Buffon où exerçait sa mère. Il fut évacué le 15 janvier vers l'Hôpital Auxiliaire de la rue Georges Bizet pour être opéré par le Pr Gosset).

Il faut aussi signaler, parmi les infirmières-major, la présence de Marcelle Géniat (1881 - 1959), de la Comédie française.

Nous avons vu que l'un des chirurgiens opérant à Buffon était un Argentin, le P^r Chutro. Bien d'autres personnes ayant exercé à Buffon étaient d'origines variées, dont un bon nombre de britanniques, et, plus rares, de ressortissants du Commonwealth. C'est ainsi que le *Daily News* (Perth, WA), rapporte, dans sa livraison du vendredi 25 février 1916, que « *Un récent message par câble indique que le D^r Helen M. Sexton a été nommée au personnel médical d'un hôpital militaire français, le Buffon, à Paris, tandis que M^{me} R.O. Blackwood a été nommée infirmière dans le même hôpital¹.* » Helen Sexton avait été l'une des sept premières femmes étudiantes en médecine à l'Université de Melbourne en 1887. Après avoir voyagé en Europe en 1912-14, Helen Sexton offrit ses services aux autorités australiennes au moment du déclenchement de la Première Guerre mondiale. Ils lui furent refusés et elle rejoint alors la France, en emportant un petit hôpital de campagne, le finançant elle-même avec l'aide d'autres femmes médecins.

¹L'hôpital volontaire australien, qui était dirigé par ces deux femmes en collaboration avec M^{me} William Smith et ses filles, avait été fermé début janvier 1916.

Cet hôpital était connu sous le nom de "Australian hospital of Helen Sexton" ; elle y exerça comme chirurgien en 1915 et 1916 puis, ayant obtenu le grade de médecin-major, elle travailla à l'hôpital Buffon jusqu'à son retour à Melbourne en 1917.

Terminons ce survol des activités de Buffon pendant la Grande Guerre en vous proposant un texte que, dans sa livraison du 5 décembre 1914, nous propose le quotidien *Le Matin*, dans le style ampoulé de l'époque. En voici l'intégralité (texte et photographies) :

Ceux qui sont morts pour la France, pour une France toujours plus belle et plus grande, nous proposent un exemple. Ils veulent que nous nous dégagions des tristesses et des angoisses présentes, que nous gagnions le domaine de l'idée, dans lequel ils dorment aujourd'hui. Ils demandent à la France de devenir consciente enfin d'elle-même et de se reconnaître comme ils la connurent, eux qui tombèrent pour elle.

Entre les innombrables bienfaits que nous promet une résurrection préparée par tant de morts, ce ne sera pas l'un des moindres d'avoir appris à la France ce qu'elle valait, quelle était sa grandeur et ce que pouvait sa culture, union intime d'une science merveilleuse et d'une fraternité, d'une douceur, d'un altruisme sans limites.

Cet enseignement, nous avons pu le tirer de mille faits, de l'organisation des secours aux réfugiés, de l'assistance aux chômeurs ; nous le retrouvons plus éclatant dans le développement des services sanitaires et dans l'improvisation qui, en peu de jours, a créé de toutes pièces des hôpitaux pour nos blessés.

En ce sens, il est merveilleux de voir ce qu'a pu créer l'administration médicale aidée par le dévouement privé. Le Val-de-Grâce, hôpital type, admirablement installé, richement pourvu, doté luxueusement, aussi bien en personnel qu'en matériel, a, pour ainsi dire, essaimé : il est devenu, si l'on peut employer ce terme, la maison mère autour de laquelle se sont créées des filiales remarquablement organisées.

À la fin de juillet, le lycée Buffon congédiait ses élèves pour les vacances annuelles. Peu de jours après éclatait le tonnerre. Et du paisible local, l'autorité militaire s'emparait pour y hospitaliser des blessés.

Le lycée Buffon était un lycée d'externes : autour de deux vastes cours, des bâtiments hauts d'un étage contenaient les nombreuses salles de classe et d'études. À la vérité, lors de la construction, l'administration avait envisagé la possibilité d'y loger un jour les victimes d'une guerre ; mais qui, en France, croyait à la guerre ? Si quelques indications furent données à l'architecte, le souci prédominant fut de construire un édifice adapté à l'enseignement.

Un mois après la déclaration de guerre, le lycée était devenu un hôpital, un hôpital comme il faudrait les souhaiter tous à notre Assistance publique. Ce miracle, car s'en était un, était dû à la collaboration incessante et fraternelle de médecins éminents et de l'initiative privée.

Nous avons retrouvé partout, à chaque pas, les traces de cette collaboration dans une visite qu'a bien voulu diriger le médecin-chef de l'hôpital Buffon.

Ce médecin-chef, nous ne le nommerons pas² : passé le portail, tous sont ou veulent être des anonymes. Anonyme ce savant dont le fin profil évoque curieusement le masque de Henri IV : anonymes ses collaborateurs médicaux, savants, professeurs de faculté, praticiens admirés, hygiénistes sans rivaux ; anonymes aussi les hommes et les femmes qui se sont institués infirmiers ou infirmières, et qui ont assumé joyeusement une tâche fatigante et si souvent rebutante ; anonymes enfin les donateurs qui ont constitué à l'hôpital Buffon un matériel de premier ordre.

² Le lecteur aura reconnu le P^r Letulle.

Ce matériel, la façon dont il fut acquis fait, quand il le raconte, rayonner le visage du médecin-chef. Et, à la vérité, si les choses ont l'âme que leur a connue le poète, elles ont su garder un peu de rayonnement de la façon dont elles furent acquises. Notre guide nous explique en riant comment il pillait les magasins de l'Administration et comment il s'en vint, escortant trois voitures de déménagement. Ce rapt a constitué le fonds de l'hôpital : lits, tables, draps, outils. Et le fonds a aussitôt commencé à s'enrichir.

Oreillers-couvertures

Un visiteur apporte des douzaines de draps ; un autre des taies d'oreillers ; un autre quarante paravents aux couleurs claires qui réjouiront la vue des malades. Un anonyme vient et dit au médecin-chef : « *Je suis monsieur "oreillers-couvertures". C'est moi qui loue aux voyageurs de quoi dormir au chaud dans leur wagon. Je vous apporte six cents pièces.* » Un médecin tient ce langage à son maître : « *Je pars pour la guerre. Je vous laisse mes appareils de radiographie.* » Une installation de radiographie c'est 4.000 francs. Une dame dit d'un ton timide : « *Le préau dont vous avez fait la salle de grands blessés est difficile à nettoyer. J'ai quelques sous : permettez-moi d'y faire poser du linoléum.* » Ce linoléum c'est 1.400 francs. Une autre offre à l'hôpital un lit perfectionné.

Ce lit a déjà sauvé un homme. Un sergent avait reçu d'effroyables blessures. Le fémur était brisé en d'innombrables endroits. Dilemme ! Si l'on remuait le blessé pour le panser, les esquilles se déplaçaient et coupaient les vaisseaux sanguins : la mort. Si l'on ne le remuait pas, c'était la malpropreté, la pourriture, la gangrène : la mort. Le lit, curieux assemblage de sangles rejointes par des boucles, permet le pansement dans une stricte immobilité. Le sergent va guérir. Un sourire éclaire son visage. Quand il a vu s'approcher le médecin, il l'a enveloppé d'un long regard et lui a dit d'une voix qui tremblait : - « *Docteur, vous m'avez sauvé !* » Et le fin profil à la Henri IV s'est un peu troublé : - « *Mais non, mais non. C'est le donateur du lit qu'il faut remercier.* » Mais le sergent n'était pas dupe.

Dévouement

À côté de ces dons sensationnels, et j'en oublie, il y a mille petits objets qu'apportent chaque jour les infirmières et les dames de bienfaisance. Le docteur nous a paru profondément fier de ses luisantes batteries de cuisine qui s'étalent au seuil des salles de médecine, ainsi que des frises en papier, des étagères, des rideaux de couleur qui égayaient les murs jadis si nus, et surtout des trois ou quatre mille volumes rangés dans la bibliothèque des blessés : en ces menus détails se reconnaît la main, le goût des femmes.

Doucement, sans réclame, sans costume d'apparat, dames du monde et femmes du peuple apportent ici un dévouement persévérant ; elles se plient aux durs travaux, aux nettoyages éreintants, aux services malodorants ; les grands seigneurs se croyaient honorés de transporter la garde-robe de Louis XIV ; nos infirmières estiment que leurs blessés sont plus grands que le Grand Roi.

Une bonne "blague"

Et eux, les blessés, que disent-ils, que pensent-ils ? Lorsqu'il pénètre pour la première fois dans une ambulance, le visiteur attend de voir un spectacle d'horreur, des faces atroces et convulsées, comme les représentait dans un *Jugement dernier* un primitif flamand ; non, c'est une crèche de petits enfants. Cette douceur qui suit les grandes crises physiques les a pénétrés. La tendresse qu'on éprouve pour eux les a attendris.

« *Ce sont des gosses* », nous disait un homme de lettres qui a demandé la "faveur" de les veiller cinq nuits par semaine. « *Ils me font des blagues. Hier soir, quand j'arrive, je trouve dans un lit un malheureux, la face complètement entourée de bandelettes et qui poussait des cris déchirants. Je m'approche : "tiens un nouveau ! Pauvre type, il est rudement touché !"* »

Mais le pauvre type fait sauter ses bandes, me montre une figure bien connue et parfaitement intacte, part d'un grand éclat de rire, et toute la chambrée l'imité longuement. Ce soir, certainement, ils me feront un tour auquel ils auront réfléchi toute la journée. Ce sont des gosses, de bons gosses. »

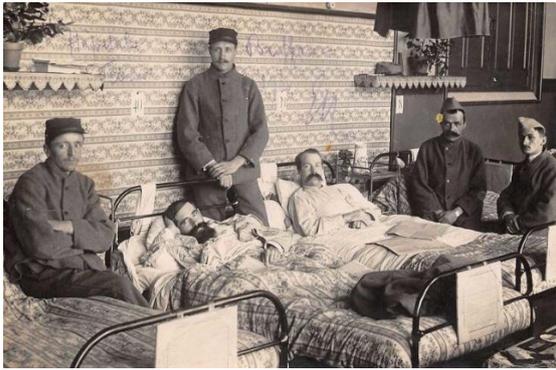
Philippe VIRAT

Quelques références

- Galtier-Boissière E. *Larousse médical illustré de guerre* - Ed. Larousse - Paris - 1917
- Perrot A. & Schwartz M. *Le génie de Pasteur au secours des Poilus* - Ed. Odile Jacob - Paris 2016
- *Bulletin de l'Académie nationale de médecine*, 2007, 191, n° 7
- *Bulletins et mémoires de la Société anatomique de Paris* - (1914-1919) - 6^{ème} série - Tome 16
- *La Science et la Vie* - Tome IX - Février-Mars 1916 - n° 25
- *Liste des Hôpitaux du Gouvernement Militaire de Paris*
(<http://www.tsoverp.org/histoire/Sources/HopType.php>)
- <https://www.biusante.parisdescartes.fr/>
- Divers périodiques, essentiellement des quotidiens de l'époque







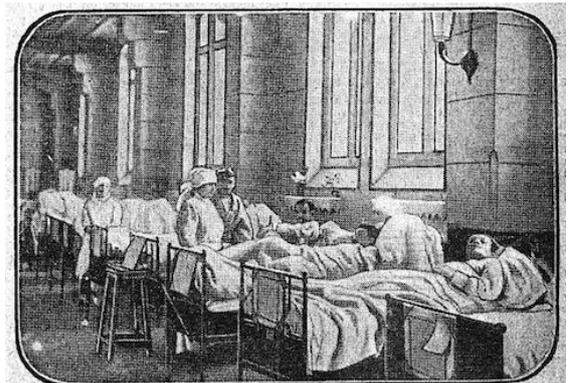
Comment on sauve des centaines de blessés

L'hôpital Buffon, complémentaire du Val-de-Grâce



La galerie des convalescents

Phot. Matin



La salle des grands blessés

Phot. Matin